

Les illusions de la vie sauvage

Écrivain
de la décroissance,
l'Irlandais Mark Boyle
a décidé de jeter
aux orties portable,
ordi, eau courante
et électricité.
Revenons
sur les beautés
et limites de ce nouvel
idéal autarcique.



TÊTE À TÊTE
Charles Jaigu
cjaigu@lefigaro.fr

Cela va durer longtemps, aussi longtemps qu'il y aura des voitures, des avions, des fusées et des robots. Le mythe du bon sauvage, le mythe de la vie naturelle, a connu des hauts et des bas mais il a toujours été là, ombre portée des progrès vertigineux d'*Homo sapiens*. Diogène, Cincinnatus, Virgile, saint François d'Assise, Jean-Jacques Rousseau ont aujourd'hui des milliers de « followers ». Le journaliste irlandais Mark Boyle ajoute sa petite pierre à cet édifice multiséculaire des ermites anti-sociaux, anti-techno, anti-luxe. Il s'est fait connaître en menant une première expérimentation sur lui-même. *Vivre sans argent* (Éd. Les Arènes) a

rencontré un succès international. Mais vivre sans argent, c'était encore trop simple. À 40 ans, il a finalement décidé de se soumettre à une règle plus rigoureuse encore : vivre en quasi-autarcie. Pas de frigo, ni de machine à laver, mais un vélo, quelques outils, une canne à pêche rudimentaire, des vêtements. Le livre s'intitule *L'Année sauvage* et il raconte « *une vie sans technologie au rythme de la nature* ». Mark Boyle a acheté un hectare de terre près de Gallway, dans une région de la République d'Irlande qui regarde vers l'Atlantique et le soleil couchant.

Qu'on se rassure : sa cabane de trappeur, en bois avec des murs en torchis est très photogénique. Il l'a construite avec deux amis et elle peut figurer dans les rubriques des magazines d'art de vivre. Mark Boyle n'a donc pas abandonné toute technique : « *Autant vivre sans argent est simple à définir, autant vivre sans technologie est difficile à cerner. Le langage, le feu, un smartphone, une hache : tout cela relève de techniques hu-*

maines. Où placer la limite ? A l'âge de la pierre ? À l'âge du fer ? Au XVIII^e siècle ? La question devenait inextricable. » Il reconnaît volontiers, et c'est ce qui bien sûr lui vaut notre sympathie, que sa vie est soumise « *aux mêmes contradictions que tout un chacun : mes idéaux ont souvent une longueur d'avance sur ma capacité à les embrasser pleinement* ». Mark Boyle, c'est le symptôme de la mauvaise conscience des pays riches. Il faut dire que la vision abjecte de continents de plastique à la dérive engendre forcément des vocations militantes pour la vie simple.

Le reste de la mélodie est connu. On idéalise désormais le stade préhistorique du chasseur-cueilleur. Le « Sapiens » de l'essayiste Yuval Noah Harari lui a fait les honneurs. On a, dans son sillage, vu émerger les nouveaux gourous du « régime paléo », faits de fruits à coques, baies, légumes, plantes sauvages, gibiers (viandes maigres), poissons, coquillages, œufs. Et puis il y a eu le survivalisme, qui nous prépare à la

vie sur terre après la catastrophe. Cette fois-ci, il n'est plus question d'une catastrophe nucléaire, mais un effondrement intégral de la société capitaliste. Les survivalistes apprennent à se nourrir d'insectes, à construire leurs éoliennes en kit. Le mot « ensauvagement » est bien le mot de ce début de siècle. Il a son acception bestiale et brutale pour dénoncer la nouvelle violence de rue; il a son côté utopique et supposément désirable. Il y a l'ensauvagement contestataire – c'est le cas de Mark Boyle –, et l'ensauvagement capitaliste – c'est le cas de toutes les expériences d'éremitisme tarifé et cosu. Même le capitaliste Mark Zuckerberg a fait savoir qu'il ne mangerait que la viande d'animaux qu'il aurait tués lui-même.

Cette idéalisation rétrospective du chasseur-cueilleur est au cœur du discours de la décroissance. Cela prolonge une belle tradition d'« écriture de la nature », dont Henry David Thoreau et John Muir sont les deux représentants américains les plus connus. Avec Thoreau, la nature apparaît moins comme un refuge que comme un moyen de se perfectionner, notamment sur le plan moral. Elle est l'occasion d'une expérience qu'on rangerait aujourd'hui dans la catégorie du développement personnel. C'est exactement ce que fait Mark Boyle à un siècle et demi de distance. « *Je voulais ressentir les éléments dans leur immensité et lécher les os de l'existence jusqu'à les mettre à nu, je voulais vivre et non plus seulement montrer des signes de vie* », écrit-il. Il observe, et il a raison, l'appauvrissement des mots de la campagne. Un ami lui apprend que le dictionnaire d'anglais junior a supprimé les mots suivants : « *Alouette, aulne, bouleau, bouton-d'or, bruyère, campanule, chaton, coucou, fougère, frêne, gland, gui, héron, lierre, loutre, pissenlit, saule, triton.* » Il les a remplacés par « *bande passante, blog, boîte vocale, célébrité, comité, copier-coller, grappe, lecteur MP3, liste à puces, pièce jointe, tchat* ». Perte irréparable, Boyle a raison de le dire.

Notre auteur a l'âme d'un trappeur, et on comprend son impatience d'embrasser le monde sans béquilles, sans leviers, sans médiations. Il veut la nature à mains nues, car, dit-il, « *il y a une relation inverse entre le confort et la conscience d'exister* ». Se sentir vivant, c'est

ahaner en tirant un arbre pour le transformer en charpente, c'est chercher pendant des heures le bon endroit pour pêcher un brochet avec une canne de fortune, c'est finir par tuer un chevreuil parce qu'il abîme les plantations, et le découper pour le manger en quelques jours. Au moins cette expérience lui aura permis de renoncer au véganisme.

Il y a autant de vérité que de fausseté dans cette proposition existentielle radicale. Vérité d'un rejet de l'indigestion consumériste et du désir de retisser une relation avec la nature. Fausseté d'une condamnation en bloc de la civilisation planétaire, fantasme de la vie autarcique du chasseur-cueilleur nomade, moule parfait d'une humanité qui, depuis, se serait perdue dans la société agricole, puis étatique, puis monétaire, comptable, écrite. Le chasseur-cueilleur, malgré son alimentation diversifiée, mourait à 25 ans. Un détail pour Boyle, qui n'en est pas un pour l'humanité. Renvoyons ici au livre important de Walter Scheidel (*Une histoire des inégalités*, Éd. Actes Sud). Boyle rejoint l'anthropophobie ordinaire des partisans de la « deep ecology », qui font de l'espèce humaine un parasite de la planète. C'est triste. Modérer la frénésie acquisitive, c'est une chose. Le débat, ouvert, porte sur le bon dosage de cette régulation. Mais congédier le génie humain est vain. Mark Boyle voudrait lui-même se dissoudre dans cette nature indifférente. Mais c'est le contraire qui se produit : son ego s'est affûté parmi les châtaigniers, les sureaux, les aubépines. Il a l'honnêteté sympathique de reconnaître ces contradictions. Un ami lui a parlé de cet autocollant allemand vu sur une voiture en 1970 : « *Tout le monde veut retrouver le jardin d'Eden, mais personne ne veut y aller à pied.* » À cela il répond : « *Moi, je veux marcher... même si je ne l'atteindrai jamais.* » ■



L'ANNÉE SAUVAGE
Mark Boyle,
Éd. Les Arènes,
411 p., 17 euros.

Je voulais ressentir les éléments dans leur immensité et lécher les os de l'existence jusqu'à les mettre à nu, je voulais vivre et non plus seulement montrer des signes de vie

PAKO MERA/REX/SIPA

